

LE COQ GAULOIS

Valeur : 0,30 F

Couleurs : vert, rouge, bistre

100 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par DECARIS

Format vertical 17 × 23

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 15 janvier 1965 au MUSÉE POSTAL - 4, rue Saint-Romain, PARIS 6^e ;
générale, le 18 janvier 1965 dans les autres bureaux.

Le timbre à l'effigie du coq gaulois, qui appartient à la série courante, a été mis en service en 1962 avec une valeur faciale de 0,25 F. Le même sujet est conservé pour la présente émission, seule la valeur faciale étant portée à 0,30 F.

Grave et fier, vêtu d'un éclatant habit de plumes multicolores, viril protecteur de la basse-cour et guetteur attentif de l'aurore qu'il annonce à grand bruit, le coq tient depuis si longtemps une place importante dans la vie des hommes que ceux-ci lui ont souvent conféré une valeur de symbole.

Ainsi en a-t-il été dans les anciens cultes égyptiens, chaldéens et chinois, puis dans la mythologie grecque où, après avoir représenté Hermès, c'est finalement à Esculape, dieu de la médecine, qu'il a été consacré.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les tribus gauloises aient également tenu le coq en grande estime, au point que certaines d'entre elles, si l'on en croit Jules César, allaient jusqu'à considérer comme un sacrilège le fait de manger du coq.

Faut-il admettre pour autant que le coq était, dès cette époque, l'emblème des peuples de la Gaule? Il ne le semble pas. Plus vraisemblable paraît l'hypothèse avancée par divers historiens, selon laquelle la légende du coq gaulois, née après la conquête romaine et la latinisation des Gaules, s'appuie uniquement sur la double acception du vocable latin *gallus* : coq et gaulois.

Outre que l'hommage ainsi rendu à un jeu de mots n'est pas pour déplaire à l'esprit français, une observation s'impose sur le plan historique : durant les premiers siècles du christianisme — qui s'étend bien au-delà de la Gaule — toute une liturgie utilise le coq, emblème de la vigilance. C'est d'ailleurs à ce titre qu'après la période troublée des invasions barbares, il trouve naturellement une place sur le clocher des églises. Or, le premier « coq de clocher » connu n'est pas un coq gaulois mais celui placé en 820 sur l'église de Brescia en Italie.

Elément indiscuté de la symbolique religieuse, le coq ne peut, selon toute logique, constituer un emblème national à une époque où le concept de nation n'existe pas, c'est-à-dire aussi longtemps que le pouvoir royal n'a pas réussi à imposer son autorité aux seigneurs féodaux.

En fait, il faut même attendre l'avènement d'Henri IV — donc des Bourbons — sur le trône de France pour que commence à se préciser la distinction entre l'emblème de la royauté qui est la fleur de lis, et celui de l'ensemble des sujets gouvernés qui est justement le coq.

La dualité subsiste jusqu'à la Révolution de 1789. C'est alors le triomphe de la Nation et, partant, du coq gaulois que l'on va même avoir tendance, dès ce moment, à associer plus particulièrement à l'idée de République. C'est sans doute pourquoi Napoléon I^{er} lui préfère l'aigle et les abeilles et pourquoi aussi Louis-Philippe, après que le coq ait victorieusement resurgi durant les Trois Glorieuses (27, 28, 29 juillet 1830), s'efforce de tenir à l'écart un emblème rappelant un peu trop la Révolution et risquant par là-même d'effrayer une bourgeoisie dont l'appui est nécessaire à son gouvernement.

1848 est un nouveau triomphe pour le coq gaulois mais le Second Empire le rejette dans l'ombre, jusqu'à ce que la III^e République, après ses premières années hésitantes, lui rende définitivement toute son importance.

Depuis, le coq a vu son prestige s'affirmer auprès des Français, surtout après qu'Edmond Rostand lui ait donné un nom : CHANTECLER. Ce fameux Chantecler qui se présente lui-même ainsi :

« Je suis beau. Je suis fier. Je marche. Je m'arrête.

« J'esquisse une gambade ou de brusques écarts... », qui se dépeint :

« Et je n'ai pour habit — pardon d'être si sobre! —

« Que tout le vert d'avril et que tout l'or d'octobre... » et qui répond fièrement à l'étranger lui ayant ironiquement demandé s'il est « Le Coq... gaulois » :

« Ce n'est pas un nom qu'on se donne

« Quand on est aussi sûr que moi d'être autochtone;

« Mais je vois, sur vos becs puisque ce nom vola,

« Que lorsqu'on dit le Coq tout court, c'est celui-là! »

Ministère des Postes et Télécommunications. — 1965. — N° 1.

